

EMOI, et moi, aime-moi



Je commencerai par un avertissement, comme dans les films : à ceux qui s'imagineraient que je vais évoquer mon parcours amoureux, votre déception risque d'être cuisante.

L'idée de cette planche a germé avec l'actualité de cette rentrée automnale assez éco anxiogène. J'ai choisi cinq événements qui m'ont marquée :

1. Le sabotage des gazoducs Nord Stream sur fond de guerre en Ukraine, véritable désastre écologique puisque le méthane dissipé dans l'atmosphère équivaut à la production annuelle en CO2 d'une ville comme Paris,
2. L'appel à la sobriété énergétique lancé par le gouvernement dû à la suppression de l'approvisionnement en gaz russe et la pénurie de l'électricité, 25 des 56 réacteurs nucléaires sont à ce jour en maintenance,
3. Le réchauffement climatique qui galope tant, que l'objectif boussole de l'accord de Paris fixé en 2015 à +1,5°C (sans précision de date), est désormais inatteignable. Aujourd'hui, le réchauffement est de +1,2°C. La majorité des climatologues l'estime à +3°C d'ici la fin du siècle, les très graves ennuis commençant à +2°C,
4. Le seuil de 8 milliards de la population mondiale franchi mi-novembre. En 1960, nous étions 3 milliards. Dans les prochaines décennies, nous allons immanquablement assister à de vastes mouvements migratoires mondiaux à la recherche d'une terre habitable en climat et en nourriture. Il ne sera pas possible d'accueillir tout le monde, les conflits seront inévitables.
5. Je terminerai par une nouvelle qui je l'avoue me réjouis personnellement : l'éclatement de la bulle des crypto monnaies avec la faillite de la seconde plateforme d'échange FTX. Les crypto monnaies, pur produit de spéculation, traversent une grave crise de confiance de leurs clients. Leur avenir est plus qu'incertain. La planète ne se porterait que mieux de leur disparition, tant elles sont énergivores. Le bitcoin, la plus célèbre d'entre elles, consomme sur une année, à elle seule, l'équivalent des besoins en électricité de 3/4 des ménages français.

Que faire ? Je me sens peu de chose et totalement impuissante face aux grands et à la marche de ce monde. J'ai honte de ce que nous léguons à nos enfants et aux générations futures. J'ai peur pour eux également : l'humanité va dans le mur. J'ai une grande colère en moi.

D'où cette question qui me chahute : est-il possible d'accepter cette impuissance, de lâcher prise en quelque sorte, tout en restant quelqu'un de bien ?

Pour m'aider dans ce travail, je me suis appuyée sur la presse et sur la réflexion de la philosophe Laurence Devillairs dans son livre, *Être quelqu'un de bien, Philosophie du bien et du mal*.

Le développement moral est central dans le travail qui incombe à tout franc-maçon.

Mais qu'est-ce la morale ? Elle désigne des principes généraux, dont la provenance est diffuse : éducation, culture, société, lois, sentiments. Elle aurait un supra-pouvoir, celui de nous guider dans le discernement absolu du bien et du mal, au nom de principes universels. En complément, elle nous

renvoie à des situations individuelles très concrètes, qui deviennent des expériences morales, avec décisions à prendre parfois assorties de complications. Je vous invite à regarder le film 'Un plus une' de Claude Lelouch sur ce thème, pas compliqué même tard le soir. En prime, Jean Dujardin tient le rôle principal. Je vous recommande également un autre film intéressant sur ce sujet et cité par Laurence Devillairs : celui de Tommy Lee Jones, *Trois enterrements*.

Avec la morale, notre for intérieur devient une scène où s'affrontent le poids des habitudes et la force des élans. Nous sommes capables de voir le bien et de ne pas pouvoir l'accomplir, de nous insurger également tout en préférant laisser faire.

Au travers de l'exigence morale, être devient une mise à l'épreuve. Je ne choisis pas seulement de faire ou de ne pas faire telle ou telle action, je me choisis moi-même. Autrui est l'occasion qui m'est donnée de connaître cette vérité sur moi. Le jugement de l'autre n'est pas si important finalement. Il en va surtout de moi, du jugement que je porte sur moi, dans chacun de mes choix.

Se regarder dans la glace est une expression qui témoigne parfaitement du rapport éthique que l'on entretient avec soi-même, de notre capacité à se poser en tant que sujet moral pour qui exister est un engagement, vivre un oui ou un non. Agir non pas par respect de règles de conformité de surface, mais en toute conscience d'avoir choisi ses actes. On reste libre de faire ou de ne pas faire. Agir moralement c'est se libérer des déterminismes sociaux, éducatifs, religieux, c'est se libérer de la crainte du châtiment, de l'attente d'une récompense.

Le bien et le mal n'ont-ils de sens que dans le rapport à l'autre ? Je ne vis pas seule, le Monde n'est pas le mien, mais le nôtre. Et le Monde n'appartient à personne : nous sommes tous de passage sur la Terre. J'ai hérité d'une situation à mon arrivée, et je lèguerai une autre situation lors de mon départ.

Qui c'est l'autre ? L'autre peut avoir un visage, c'est un proche, un voisin, un collègue, un ami, un amant. Il est singulier. Il arrive parfois qu'il retombe dans l'anonymat. Mais l'autre c'est aussi tous les autres, sans visage familier, sans relation privilégiée. Ce peut être les vieux, les très riches, les Chinois, les africains... Conserver une conscience morale, éviter l'athéisme moral face à ces groupes dans lesquels on ne se reconnaît pas, n'est pas si facile.

Ce n'est pas parce que l'autre existe que je me reconnais moi-même comme sujet moral, mais c'est parce que je me constitue et me reconnais moi-même comme sujet moral que l'autre existe pour moi.

En quoi l'appel à la sobriété lancé par nos gouvernants fait-il écho à notre conscience morale ?

La sobriété dont il est question n'est pas synonyme d'austérité ou de rigueur. Dans le contexte de dégradation de la nature et de ressources terrestres insuffisantes au regard de notre consommation, il n'y a aucune promesse d'avenir meilleur avec en perspective le retour à nos modes de vies. C'est un appel à vivre autrement, la recherche d'un nouvel équilibre, la définition d'un nouvel idéal de vie éthique. Intégrer la sobriété, la désirer même, est-ce possible ?

Nous sommes devenus tellement addicts aux technologies modernes qui ont complètement envahi nos vies au quotidien que ce changement de paradigme se heurtera à de gros obstacles.

Parmi ceux-ci et non des moindres, figure ce besoin compulsif du toujours plus. Pourtant, de quoi avons-nous besoin pour vivre décemment ? Réduire notre présence au Monde, adopter la modération et

réduire notre consommation : c'est l'idée de l'esthétique minimaliste. Le bonheur se mesure-t-il à la possession ou à l'accomplissement de ce que l'on est, à notre pouvoir de consommation ou à notre plaisir d'utiliser nos propres facultés ? Consommer moins ne serait plus alors synonyme de privation. Il devient possible d'apprécier ce qui est à notre portée. Nous n'avons pas besoin de tous les objets qui nous encombrent, il s'agit de se concentrer sur l'essentiel, valoriser le peu de choses que l'on possède, transformer les objets que nous utilisons chaque jour en compagnons de route (ma bouilloire de 20 ans par exemple). Ne pas rechercher la nouveauté en permanence.

De façon schématique, deux camps vont s'opposer : ceux qui iront dans le sens de l'amélioration, ceux qui auront décidé de s'en sortir, et ceux qui continueront comme avant, « tant qu'il y a des ressources, utilisons-les ».

La sobriété c'est moins de destruction de la biosphère tout en vivant de façon décente. Le partage devient le maître mot, avec en contrepartie, le risque élevé d'injustice sociale, risque qui pèsera sur la démocratie elle-même. L'utilisation et la répartition des ressources terrestres concerne le monde dans son entièreté. La démocratie conjugue expression politique du peuple et amélioration du bien vivre de tous.

Au niveau individuel, il m'appartient de définir quel type de consommateur je veux être, quel type d'habitant de la Terre je suis. Je ne changerai pas le monde, mais la sobriété a du sens pour moi. C'est la fable du colibri, prendre sa part du problème. Cela permet de passer à l'action. Être en accord avec ses actes, est une source de joie. La sobriété devient alors un choix qui n'est pas subi.

'Rien de trop', c'était une des maximes inscrites au fronton du temple d'Apollon, à Delphes. Son auteur, c'est Solon d'Athènes, l'un des pères de la démocratie grecque qui comptait parmi les Sept sages antiques au 6^{ème} siècle av JC. Ceux-ci ne sont ni philosophes, ni sages, mais de bons législateurs et des hommes perspicaces. Si les Grecs ont vanté la modération en toutes choses, c'est également parce qu'ils étaient séduits par l'hubris, la démesure.

Les philosophes grecs investirent le sujet également quelques siècles plus tard. Comment dompter ce caractère naturellement violent de l'homme, déstabilisateur de l'harmonie de notre monde ?

Les épicuriens (3^{ème} siècle av JC) trouvent le plaisir dans la simplicité. Poursuivre des rêves ambitieux, empêchent d'être heureux, car sans limite... les ancêtres de la décroissance en quelque sorte.

Les stoïciens (même période – Zénon de Kition) ne cherchent pas à jouir de la vie d'un plaisir modéré. Ils sont simplement indifférents à l'importance des valeurs du commun des mortels qu'elles soient positives (la vie, la santé, la possession) ou négatives (la mort, la maladie, la pauvreté). A quoi bon toutes ces valeurs qui ne créent que des soucis dans l'existence ? La sobriété est radicale, c'est un état d'être qui permet de rester impassible à la catastrophe, puisqu'on n'y peut rien.

Les aristotéliciens (Aristote, 4^{ème} siècle av JC) ont ma préférence. L'aristotélicien serait partisan d'une croissance raisonnable et verte. Goûter de tout mais avec modération. Un homme doué de prudence, évalue ce qu'il y a de mieux à faire, pour lui-même et les autres dans une situation donnée. L'aristotélicien a une conscience aigüe d'être un élément d'un tout.

Le monde est contingent.

L'homme a le pouvoir de le rendre différent de ce qu'il est aujourd'hui.